

L'ENTRETIEN DU LUNDI. Premier épisode de notre nouvelle rubrique, à la rencontre de personnalités locales

« Il faut réfléchir autrement : l'école doit oser innover »

Le premier lundi de chaque mois, nous irons à la rencontre de personnalités locales au parcours marquant, engagées et inspirantes. Elles partageront sans détour leurs expériences, leurs convictions et leur regard sur les sujets de société et d'actualité.

Philippe Collin, ancien professeur en filière technologique et aujourd'hui proviseur du lycée Jean-François-Millet à Cherbourg, ouvre le bal. Éducation nationale, sécurité, école de demain, réseaux sociaux ou encore intelligence artificielle : il aborde tous les thèmes avec sincérité et lucidité.

INTERVIEW

Philippe Collin

Proviseur du lycée Millet

QUI ÊTES-VOUS, Philippe Collin ?

JE SUIS proviseur du lycée Millet de Cherbourg depuis 2020. Avant cela, j'ai eu un parcours assez varié. J'ai d'abord travaillé comme acheteur dans une entreprise qui électrifiait des lignes de métro, en région parisienne. Mais d'anciens professeurs m'ont donné le goût de l'enseignement. En 1988, j'ai intégré l'Éducation nationale et enseigné pendant une quinzaine d'années en filière technologique, comme professeur de génie mécanique et de micro-techniques à Reims. Ensuite, j'ai pris la voie du personnel de direction : principal adjoint, puis principal en REP + à Reims et au Havre, où j'ai dû gérer la fusion de deux collèges. Arriver à Cherbourg, dans un lycée général, a représenté un vrai changement, mais aussi une belle opportunité.

« En seconde, nous avons des classes de 35 élèves »

L'un des problèmes récurrents reste celui des moyens. Quelle est votre vision ?

Il faudrait au minimum une stabilité. En seconde, nous avons des classes de 35 élèves. Réduire les effectifs serait décisif pour améliorer l'enseignement et réduire la frustration des professeurs.

Au regard de l'actualité, est-ce qu'aujourd'hui, les professeurs et vous-même avez peur d'enseigner ?

Le risque augmente dans les établissements scolaires, c'est factuel. Un exemple à Millet. En octobre 2023, Dominique Bernard a été tué à Arras, un ven-

dredi. Le mardi suivant, j'ai dû procéder à un confinement du lycée. Après cet attentat, un élève de l'établissement, très inquiet pour sa sécurité, s'était en effet muni d'un couteau pour se protéger. La police est intervenue rapidement pour le neutraliser.

Êtes-vous formés ?

Oui, les cadres de l'Éducation nationale sont désormais formés à la gestion du risque et du stress. Le risque augmente dans les collèges et lycées. Nous n'avons pas encore été confrontés à des tueries de masse comme aux États-Unis, mais nous essayons de nous préparer. Dans la Manche comme à Cherbourg, la culture du risque est insuffisante : il a fallu progresser sur ce sujet, notamment sur la perception du danger potentiel. À Cherbourg, nous, chefs d'établissement, travaillons en lien avec les services de renseignements territoriaux pour rester à plus près de l'actualité. Selon moi, Cherbourg est un secteur à risque, notamment avec la présence du nucléaire et l'activité portuaire.

« Certains parents n'ont plus forcément confiance en l'institution »

Vous sentez-vous soutenu par les parents lorsque vous sanctionnez des élèves ?

Je n'ai connu qu'une seule contestation au lycée, où les situations nécessitant des sanctions sont relativement rares. Je crois que la réalité est plus délicate au collège, où la gestion de la discipline est plus fréquente. Le regard de certains parents a évolué : n'ayant pas toujours confiance en l'institution, ils remettent parfois en cause les punitions, allant jusqu'à refuser les sanctions imposées par l'établissement.

Comment appréhendez-vous les réseaux sociaux aujourd'hui ?

On peut tenter d'asseoir de bonnes pratiques. Le lycée est présent sur Instagram et nous essayons d'utiliser cet outil à bon escient, pour communiquer de manière positive. C'est d'ailleurs un moyen simple et rapide de s'adresser aux élèves. Les enseignants abordent librement ce sujet en classe, avec pour objectif d'amener les jeunes à faire preuve de discernement. Nous sommes conscients du pouvoir addictif et de l'influence considérable de ces outils : leur capacité à capter l'attention des jeunes est impressionnante. Nous sommes petits par rapport à ça. Nous en discutons entre nous et préférons expérimenter plutôt que d'imposer un cadre trop rigide.



Philippe Collin, proviseur au lycée Millet à Cherbourg. L'établissement accueille cette année 1040 élèves, encadrés et accompagnés par 160 personnels au total. En seconde générale, près de deux tiers des nouveaux élèves sont des filles, confirmant une tendance déjà observée les années précédentes. Quentin FILY

« Avec l'IA, il faut apprendre aux élèves à travailler avec l'outil »

Parlons d'intelligence artificielle. N'avez-vous pas peur que cet outil vienne entacher le goût de l'effort ?

Comme pour beaucoup de choses, tout est une question de discernement. Mal utilisée, l'IA peut poser des problèmes, c'est évident. Mais elle peut aussi être un atout : il m'arrive moi-même d'y avoir recours pour gagner du temps. C'est pourquoi nous nous sommes formés à ce sujet.

Chez les enseignants, la crainte principale reste la triche. Avant, on pouvait repérer assez facilement un devoir repris de Wikipédia. Avec l'IA, c'est beaucoup

plus difficile. Alors nous adaptons nos pratiques : certains travaux ne sont plus donnés à la maison, tandis que d'autres le sont avec la possibilité d'utiliser l'IA. Finalement, il s'agit d'apprendre aux élèves à travailler avec cet outil plutôt que de le subir.

Il faut aussi voir la vitesse à laquelle les choses évoluent : le web a mis une vingtaine d'années à s'installer, l'IA s'impose en quelques mois et tout le monde s'en sert déjà, y compris les parents d'élèves. Nous avons donc la responsabilité d'accompagner les jeunes dans cette démarche. L'institution elle-même va devoir évoluer pour donner un cadre clair. Mais il y a une certitude : on n'abandonnera pas les devoirs sur table, sans IA.

Concernant le sport, après sa victoire aux JO Teddy Riner

disait que « la France ne valorisait pas assez le sport ». Qu'en est-il au lycée Millet ?

Rien n'a vraiment changé depuis les JO de Paris : ce sont toujours deux heures obligatoires par semaine, auxquelles s'ajoutent quelques options, mais ça s'arrête là. C'est dommage, car le sport est un véritable enjeu de santé et d'insertion. Nous devons aussi lutter contre la sédentarité, car on le voit chaque jour : aux heures de pause, il n'est pas rare de traverser les couloirs en évitant des élèves assis par terre, absorbés par leur téléphone. C'est ce genre d'habitudes que nous voulons changer.

Comment les élèves doivent appréhender et gérer l'échec selon vous ?

Les jeunes redoutent beaucoup l'échec. Pourtant, il fait

partie de leur parcours et ils doivent apprendre à accepter les premiers « non » importants, notamment lorsqu'il s'agit d'orientation. Notre rôle est de leur montrer qu'un échec peut devenir une ressource, en renforçant leur capacité d'adaptation. J'en ai moi-même connu, parfois difficiles à vivre sur le moment, mais avec le recul, ces échecs m'ont permis d'avancer et de construire la suite de mon parcours.

« On pourrait imaginer des classes nouvelle génération »

Si vous aviez une baguette magique, que feriez-vous ?

J'aimerais avant tout que les enseignants puissent bénéficier chaque année d'une formation continue, exigeante et pointue. Cela leur permettrait non seulement de monter en compétence, mais aussi de sortir d'un certain isolement professionnel. J'aimerais aussi, parfois, disposer de davantage de pouvoir de décision, afin de mettre en place une politique réellement adaptée au lycée et à son contexte. Mon mode de management repose beaucoup sur l'adhésion, notamment des enseignants. Or, obtenir un consensus est d'autant plus délicat que l'équipe est nombreuse. Pour autant, il ne s'agit en aucun cas de remettre en cause l'autonomie pédagogique de chacun, qui reste absolument essentielle.

Encourageriez-vous les jeunes à devenir enseignants ?

Si une personne a cette vocation, bien sûr que je l'encourage. Mais pour surmonter les difficultés actuelles de recrutement, il est clair que des évolutions sont nécessaires. Retrouver l'attractivité du métier d'enseignant passera sans doute par de nouvelles propositions. Aujourd'hui, l'école et son système éducatif sont très formatés. On pourrait commencer à réfléchir autrement à son organisation, à la structure des classes. Pourquoi ne pas développer davantage l'autonomie des élèves, les mettre en activité, leur faire fabriquer des choses ? On pourrait aussi imaginer des enseignants plus « à côté » que « devant », et mener des projets qui décloisonnent, qui apportent plus de fluidité. J'aimerais que l'on ose créer des établissements expérimentateurs, des classes « nouvelle génération », avec des professeurs dédiés à l'innovation pédagogique. En quelque sorte, de vrais laboratoires pour repenser l'enseignement. Tout cela serait possible si nous disposions d'un environnement plus stable, avec un cap clair sur le long terme.

● Propos recueillis par Quentin FILY